

Il ne restait plus guère que quelques négriers sur le champ de bataille ; et ces guerriers, voyant leur isolement et leur impuissance battaient en retraite vers la forêt.

Ils se défendaient, pourtant, comme des tigres, avec une audace et un courage extrêmes ; mais les explorateurs, forts de la victoire qui penchait vers leur côté, les assommaient avec une rage non moins grande.

Les vainqueurs s'aperçurent de la tactique des vaincus.

— Ils veulent gagner la forêt. Tuons-les, fit de Sambry.

Et les coups de feu reprirent de plus belle.

De-ci de-là, un négrier mordait encore le sable, jusqu'à ce que leur troupe, disséquée, exterminée, loqueteuse, touchant aux premiers arbres, s'empressa de profiter de ces barrières naturelles et de disparaître au milieu des herbes.

XXX

MORT DE CALAO

Bientôt, de cette caravane audacieuse il ne resta plus rien que les pauvres esclaves groupés non loin de-là sous le poids de leurs fers, et suivant des yeux les différentes phases de cette lutte aussi imprévue que terrible.

Les explorateurs triomphaient donc sur toute la ligne.

Du moins ils le pensaient.

— Délivrons les esclaves ! s'écria de Sambry.

Et tous s'élancèrent vers la troupe de nègres.

Mais au même instant, une pluie de flèches, entremêlées de quelques balles, tomba sur eux.

Stupéfaits, ils s'arrêtèrent.

Ils regardèrent autour d'eux, et alors ils s'aperçurent que l'attaque venait du côté du village.

La situation devint claire, du coup.

— Metala qui défend la cause des négriers, dit le chef blanc.

— Négrier lui-même, répondit sir William.

On n'avait pas les loisirs d'une longue réflexion, car une deuxième bordée de projectiles siffla dans l'espace.

Aussi la décision des explorateurs fut-elle prompte.

— En avant ! exclama simplement de Sambry.

— Mort aux négriers ! hurlèrent les autres.

Et, encore sous l'impulsion de la victoire qu'ils venaient de remporter, ils tournèrent leurs armes contre les indigènes.

Pourtant la manœuvre ne s'annonçait pas aussi facile que celle d'il y a quelques heures, puisque les guerriers de Metala, disséminés dans le village, avaient pour remparts les huttes et leurs dépendances.

Ce n'était plus un ennemi qu'il s'agissait de combattre en rase campagne, comme le cas s'était présenté pour les marchands d'esclaves.

Au contraire, c'étaient eux maintenant, les explorateurs, qui se voyaient exposés librement aux coups des assaillants, et cette position n'était pas du tout rassurante.

Lors du combat avec les négriers, quelques hommes à peine de la caravane européenne avaient reçu des blessures peu graves ; tandis qu'à présent les flèches des nègres venaient, dès le début, de tuer une demi-douzaine de porteurs.

De Sambry vit le péril indiscutable, et comme il n'entendait pas perdre ce qu'ils venaient de gagner, il eut recours aux moyens radicaux.

Du reste, c'était son droit absolu, attendu qu'on jouait ici vie contre vie et que la défense se justifie par l'attaque.

Résolument le chef se jeta à la tête de ses troupes, et d'un accent qui retentit sinistrement :

— A l'assaut ! s'écria-t-il.

— A mort ! à mort ! fut la réponse des combattants.

Comme des lions blessés, rugissant de colère, ils s'élancèrent vers les habitations et se ruèrent sur les assaillants.

La mêlée devint horrible.

On tirait à bout portant sur les indigènes, qui s'efforçaient vainement de trouver un refuge à l'intérieur de leurs huttes.

Les balles criblaient la toiture et les murs en chaume des habitations légères et y faisaient des trouées à travers lesquelles le plomb meurtrier allait atteindre les soldats de Metala.

Ceux-ci, malgré la justesse de tir des explorateurs, ne bronchèrent pas dans leurs opérations.

Leur nombre semblait s'accroître de seconde en seconde, et vraiment il en apparaissait tant que l'on comprit difficilement d'où ils pouvaient venir.

Les flèches s'abattaient dru sur les voyageurs, et même parmi les naturels devaient se trouver d'excellents tireurs, car leurs balles occasionnaient aux adversaires des pertes de plus en plus sérieuses.

Un instant de Sambry fut frappé de ce changement de tableau.

Si, par un hasard providentiel, aucun des Européens n'avait été jusqu'ici touché, par contre les porteurs subissaient un sort moins enviable : il en tombait de toutes parts, mortellement blessés, ou mordant à tout jamais la poussière.



ELLES SE MIRENT A TATER LES CLOUS DE SES SEMELLES. (P. 375.)

De Sambry prévoyait le moment où l'échec serait du côté des explorateurs.

Il eut une décision subite et appela Mwama.

Le serviteur fut détaché vers le monarque pour lui proposer de cesser les hostilités à condition que les esclaves seraient libérés, délivrance pour laquelle les Européens paieraient une bonne redevance.

Mwama ne recula point devant le danger et se mit en devoir d'accomplir sa périlleuse mission.

On le vit courir vers le tembé royal et y entrer audacieusement.

Cinq minutes s'écoulèrent, longues comme cinq siècles.

Et Mwama ne reparut pas.

Une anxiété indescriptible s'empara des explorateurs.

— Ils l'assassineront, fit Criquet.

— Nous avons commis une imprudence, ajouta sir William.

— J'ai voulu tenter l'impossible pour éviter un massacre, répondit le chef blanc.

— Nous nous en repentirons, reprit l'Anglais.

— Ces gens se laisseront séduire par l'intérêt, hasarda de Sambry.

— Leur colère est trop grande.

On attendit encore.

— Allons-y, dit sir Darly.

— Pas de précipitation, riposta de Sambry.

Criquet leur coupa la parole.

— Silence ! Voilà Mwama ! s'écria-t-il.

En effet, le nègre apparut sur le seuil de la porte, et ce que virent alors les explorateurs leur paraissait un rêve affreux.

Mwama avait les mains liées sur le dos, réduit à une inaction complète.

Derrière lui marchait un homme, un Arabe.

Cet homme était Calao.

D'où venait-il ainsi tout-à-coup, comme un mauvais génie sortant de terre ?

Comment et par quel concours de circonstances, le terrible négrier se trouvait-il en ces lieux, sans que sa présence eut été soupçonnée ?

Personne ne le savait, personne ne pouvait le comprendre.

Cette question se dressait devant l'esprit des explorateurs, sans qu'ils trouvassent à la résoudre.

A la vue du bandit leur sang se glaça dans leurs veines, et une malédiction enfantée à la fois par la vengeance, la rage et la peur, leur serra la gorge.

Et ils virent autour des lèvres de Calao un sourire moqueur se jouer, comme une provocation immense, infernale, haineuse.

Ils semblaient rêver debout, à la vue d'une telle apparition.

Cependant l'Arabe poussa le parlementaire jusque devant le tembé royal et jeta du côté des explorateurs un regard de défi.

Puis, lentement, il se plaça à quelques pas du serviteur, et levant son fusil, il épaula et visa le malheureux.

Mais au même instant, un cri terrible, rauque, indéfinissable, s'éleva des rangs des explorateurs ; une balle siffla à côté des oreilles de Sambry, et, comme frappé par un trait invisible, Calao tomba, baigné dans son sang.

Toutes ces scènes s'étaient déroulées si rapidement qu'elles ressemblaient à une affreuse féerie préparée de longue main.

Une seconde les explorateurs restèrent comme pétrifiés, pendant que Calao se tordait dans une agonie pénible.

Pourtant la raison revint bientôt à Sambry.

Il se tourna vers ses compagnons.

— Qui de vous a fait ce maître coup ? demanda-t-il.

— Moi, répondit simplement sir William, pendant qu'il rechargeait son arme, pour chercher dans les lignes ennemies, d'autres victimes.

Mais cet acte audacieux avait mis la flamme aux cœurs.

L'élan était donné, irrésistible et indomptable.

Semblables à des furies, tous s'élancèrent vers le temple royal, suivis par les porteurs, excités par le noble exemple de leurs chefs.

Plus promptement que la pensée, Mwama fut débarrassé de ses liens par Sambry, et le fidèle serviteur en profita pour prendre sa revanche.

Rugissant et l'écume à la bouche, il fondit sur Calao, qui se débattait contre les spasmes de la mort.

— A moi le traître ! s'écria Mwama.

Et saisissant le fusil même du négrier, il en appliqua le canon contre le front de Calao et lui fit sauter la cervelle.

Désormais la bataille s'annonçait triomphante pour les explorateurs.

De toutes parts les indigènes, fort peu en nombre du reste puisque les balles européennes avaient fait des prodiges, les indigènes s'enfuirent soit derrière les demeures, soit vers la forêt.

Alors Criquet eut son idée, à lui.

— Metala ! exclama-t-il. Il me faut Metala !

Mais soudain l'un des porteurs de la caravane accourut effaré.

— Le feu ! hurla-t-il.

Instinctivement Sambry et ses compagnons tournèrent leurs regards vers le camp et aperçurent des bouffées d'une fumée épaisse flottant dans les airs.

Ils en furent stupéfaits.

— Les lâches ! fit le chef. Ils brûlent nos tentes.

Aussitôt il détacha Criquet et Henri vers le campement, à l'effet de combattre l'incendie.

Les deux voyageurs se hâtèrent vers ces lieux, renforcés par un peloton de porteurs.

Tristement de Sambry laissa errer ses regards sur ce spectacle désolant, et il maudissait les rigueurs de la vie africaine.

Puis, reportant ses yeux autour de lui, il esquissa un geste violent.

— OEil pour œil, dent pour dent ! s'écria-t-il. Suivez-moi.

La troupe s'engouffra dans le palais du monarque, et bientôt les flammes, à leur tour, s'élevaient au-dessus de son toit.

C'était comme un feu de joie, léchant les murs d'une demeure maudite, et dans les reflets duquel se mouvaient une légion d'ombres victorieuses.

Ces ombres c'étaient les explorateurs.

Bientôt encore les demeures contigues commençaient à flamber ; mais comme de Sambry n'entendait punir que Metala seul, il ordonna qu'on empêchât l'incendie de se propager.

Oubliant déjà les péripéties de la lutte gigantesque qui venait de se consommer, les explorateurs s'adonnèrent tout entier à leur œuvre de sauvetage, et parvinrent à circonscrire le feu, qui consumait lentement, jusqu'à la dernière planche, la demeure royale.

Un quart d'heure plus tard, Criquet revint de sa mission pour annoncer à ses amis que les tentes, à part quelques dégâts insignifiants, avaient pu être sauvées.

Non sans peine, mais passablement vite, on était parvenu à éteindre les flammes, que les gens de Calao y avait évidemment mises.

— Tout est donc pour le mieux, ajouta Criquet.

En effet, tout était pour le mieux, car si les tentes avaient été détruites, les explorateurs eussent été privés d'un matériel non seulement indispensable, mais encore qu'ils n'auraient su remplacer.

— Et maintenant enfin, fit le chef, pensons aux esclaves.

Rien ne les empêcha plus de le faire, car le village entier avait été laissé vide par ses habitants, et on n'y rencontrait plus que les gens de l'expédition européenne.

Pendant que Harris, avec quelques hommes, transporta les blessés au campement, les autres compagnons se dirigèrent vers le troupeau d'esclaves.

A la vue des explorateurs, ces malheureux manifestèrent une crainte

nouvelle, et il était certain qu'ils s'attendaient à recevoir simplement de nouveaux maîtres.

On les tranquillisa sur ce point et de Sambry leur fit annoncer que, dans quelques minutes, tous seraient rendus à la liberté.

Les infortunés ne purent y croire que lorsqu'on leur ôta les liens en fer qui entouraient leur tête.

Ce furent des exclamations de joie, des gambades, des courses effrénées, si bien qu'après un quart d'heure à peine, plus un seul des esclaves ne restait sur le terrain.

On n'y voyait plus que les anneaux en fer et les chaînes, éparpillés en un amas bizarre.

— Nous laisserons derrière nous ces vestiges significatifs, comme preuves de l'acte que nous venons d'accomplir, dit le chef blanc.

— Vous comptez-donc partir ? demanda Paul.

— Sans aucun retard.

— Il n'y a pourtant, pas péril en la demeure.

— Oh non ! Mais nous n'avons plus que faire, ici, en réalité.

— Au fait, c'est vrai.

— En conséquence je crois que nous ferions œuvre utile en continuant notre route,

C'est ce qu'on décida.

Sans plus de délai, on se rendit au campement et l'on se mit en devoir de plier bagage.

Puis on s'embarqua dans les canots.

Bientôt les pagaies recommencèrent leur office et la flotille vogua lestement sur les eaux ocreuses du Congo, laissant derrière elle le village dévasté et une solitude navrante.

Sur ces entrefaites la journée avait accompli une grande partie de sa course, et alors seulement les explorateurs s'aperçurent qu'ils avaient négligé de penser au repas.

Ce fut Criquet qui, le premier, se rappela de la chose.

— Peut-on être distrait à ce point ! s'écria-t-il. Oublier de manger, voilà qui est vraiment par trop fort !

— Les héros de l'antiquité ne mangeaient qu'après la bataille, fit von Ruff.

— Nous ferons comme eux, monsieur le naturaliste.

— Et comme eux, nous avons mérité cette compensation.

On ne se mit pas en frais pour le dîner ; et chacun reçut sa ration, qu'il consuma, debout ou assis, suivant qu'on trouva de quoi se caser,

Le Bruxellois fut insatiable.

— J'ai une faim de loup, dit-il.

— Allez toujours, répondit de Sambry avec bonne humeur ; à l'occasion de la victoire, je doublerai, s'il le faut, les parts.

— A coup sûr, on le ferait à moins.

— Surtout à cause de la revanche sur Calao, intervint Henri.

La citation de ce nom détestable replaça l'attention spéciale sur le terrain de la bataille.

On se félicitait ouvertement de ce résultat aussi inattendu que glorieux, qui ôtait du chemin des explorateurs le plus redoutable ennemi.

Désormais un gros point noir avait disparu de leur horizon, et ils se sentaient réellement les coudées plus franches, car non seulement le fait en lui-même constituait une action brillante, mais encore par cette action, les explorateurs s'étaient préparés une réputation immense sur le territoire africain, grâce à laquelle les congénères du marchand d'esclaves tué sentiraient enfin que leur puissance n'était plus aussi absolue qu'ils avaient bien osé le dire et le croire jusqu'ici.

Calao mort, c'était un fleuron en plus à la couronne de la civilisation.

Après lui on tâcherait de trouver Palimbo ; après Palimbo, d'autres encore.

Sans escompter trop facilement l'avenir, de Sambry s'extasia sur la situation du présent et ce fut, le cœur joyeux, qu'il causa avec ses amis, de ce jour si mémorable de leur expédition.

Entretiens les embarcations allaient leur train, sans être entravées par des obstacles sérieux, et naviguant sur une surface relativement calme.

De-ci de-là, un clan d'hippopotames, se roulant dans la vase de la rive, ou quelque crocodile flottant entre deux eaux, troublaient la quiétude du fleuve, sans toutefois montrer la moindre velléité d'attaque ou d'hostilité vis-à-vis des explorateurs.

Ils passaient tellement inaperçus que sir William, tout à l'entretien général, ne songeait même pas à essayer sur eux ses coups de fusil.

De la sorte on était arrivé à la tombée du soir et de Sambry pensait au campement pour la nuit.

— A la première place convenable, nous aborderons, dit-il.

— Il ne faudra pas chercher longtemps, répondit Criquet.

— Voyez-vous quelque chose de convenable ?

— Oui, là-bas, à gauche, un village.

C'était ainsi.

Cinq minutes plus tard, les embarcations s'arrêtèrent contre le rivage sur lequel s'élevait le village signalé par Criquet.

Le paysage était ravissant et formait un bouquet de verdure enclavé dans un cadre de montagnes rocheuses.

Le sol même était extrêmement rocailleux, et cette circonstance fut la cause que l'entrée de Criquet dans le village donna lieu à un singulier et divertissant incident.

Avec son insouciance habituelle, le Bruxellois sauta à terre, agrémentant ce saut d'un bond gymnastique à sa façon.

Au moment où ses pieds touchaient le sol, les clous qui garnissaient ses semelles, firent, par leur frottement brusque sur le roc, jaillir quelques étincelles.

Pour les explorateurs, cette chose toute naturelle passait inaperçue, mais les habitants du village, groupés sur la berge, en pensèrent autrement.

Ces étincelles inoffensives jetèrent le trouble dans leur esprit, et ils se prirent à entourer Criquet en criant respectueusement « L'homme blanc, maître du feu ! »

Un peu décontenancé par cette admiration toute gratuite, le Bruxellois essaya d'éloigner au moyen des coudes, les assaillants importuns, mais ceux-ci tinrent bon.

C'étaient surtout les femmes qui s'acharnaient après lui.

Au fond Criquet ne comprenait pas au juste ce qu'on lui voulait ; et, avec sa mobilité de conception, il se mit à s'imaginer qu'on essayait de perpétrer sur sa personne un enlèvement.

Cependant cette supposition ne lui resta pas longtemps, car il vit bientôt que c'était contre ses pieds que l'on conspirait.

Il en prit son parti et se laissa faire.

Les négresses le forcèrent à s'asseoir sur un morceau de roc, et levant de force ses jambes, elles se mirent à tâter les clous de ses semelles.

Criquet en comprit de moins en moins, et finalement il le prit d'une gaieté de cœur telle qu'il s'épancha dans une longue hilarité.

Du reste, les compagnons, le voyant ainsi traqué, joignirent leurs éclats de rire aux siens, au grand étonnement des indigènes qui ne surent pas se mettre en tête comment il fût possible de se moquer de leur examen admiratif.

Penchées sur les pieds de Criquet, elles s'absorbaient dans la contemplation des petits morceaux de fer ou d'acier qui avaient su tirer du roc le feu, ou pour mieux dire, l'étincelle dont, selon leur croyance, disposaient seuls les fétiches.

Et, avec une satisfaction soutenue, elles laissaient errer leurs doigts sur les fameuses semelles, en répétant leurs cris d'extrême admiration.

Fort complaisamment Criquet se prêta à cette manœuvre, en se réservant toutefois le droit de l'assaisonner de ses réflexions.

— De plus fort en plus fort, dit-il. Voilà qu'on adore mes pieds. Sir William pouffait de rire.

D'ailleurs il n'était pas le seul, car il y avait jusqu'à von Ruff qui s'esclaffait dans des cabrioles hilarantes.

Quant aux négresses, elles semblaient ne pas vouloir mettre un terme à leur singulière inspection, et elles se jetaient, entre elles, des phrases auxquelles les explorateurs n'entendaient pas grand' chose, mais qui attestaient une absorbante adoration.

Ce train-là durait depuis plus d'un quart d'heure, et Criquet commençait à en avoir assez.

Il essaya de se lever, mais les indigènes avaient l'air de ne point vouloir lâcher prise.

— Je ne puis quand même pas leur enfoncer le nez, lamenta le Bruxellois.

— Conduisez-vous en galant homme et restez à ces dames, lui dit sir Darly.

— Je voudrais vous y voir, grommela Criquet ; il y a longtemps que vous les eussiez envoyées à la moutarde.

— Mais, mon ami, vous avez un succès fou !

— Un succès de bottes, oui.

— Voulez-vous un conseil ?

— Oui, pourvu qu'il me débarrasse de ces importunes.

— Voici : vous avez tout le temps de vous abandonner à elles ; restez ici, fort tranquillement, à leur disposition, pendant que nous installerons le campement. Quand tout sera fini, nous viendrons vous prendre ; il faut espérer que les braves femmes auront alors trouvé leur compte de vos semelles.

Criquet ne riait plus ; au contraire, il trouvait la situation très déplaisante et voulut en finir d'un coup.

— Je vais leur faire cadeau de mes souliers, dit-il ; elles pourront en contempler à leur aise les clous.

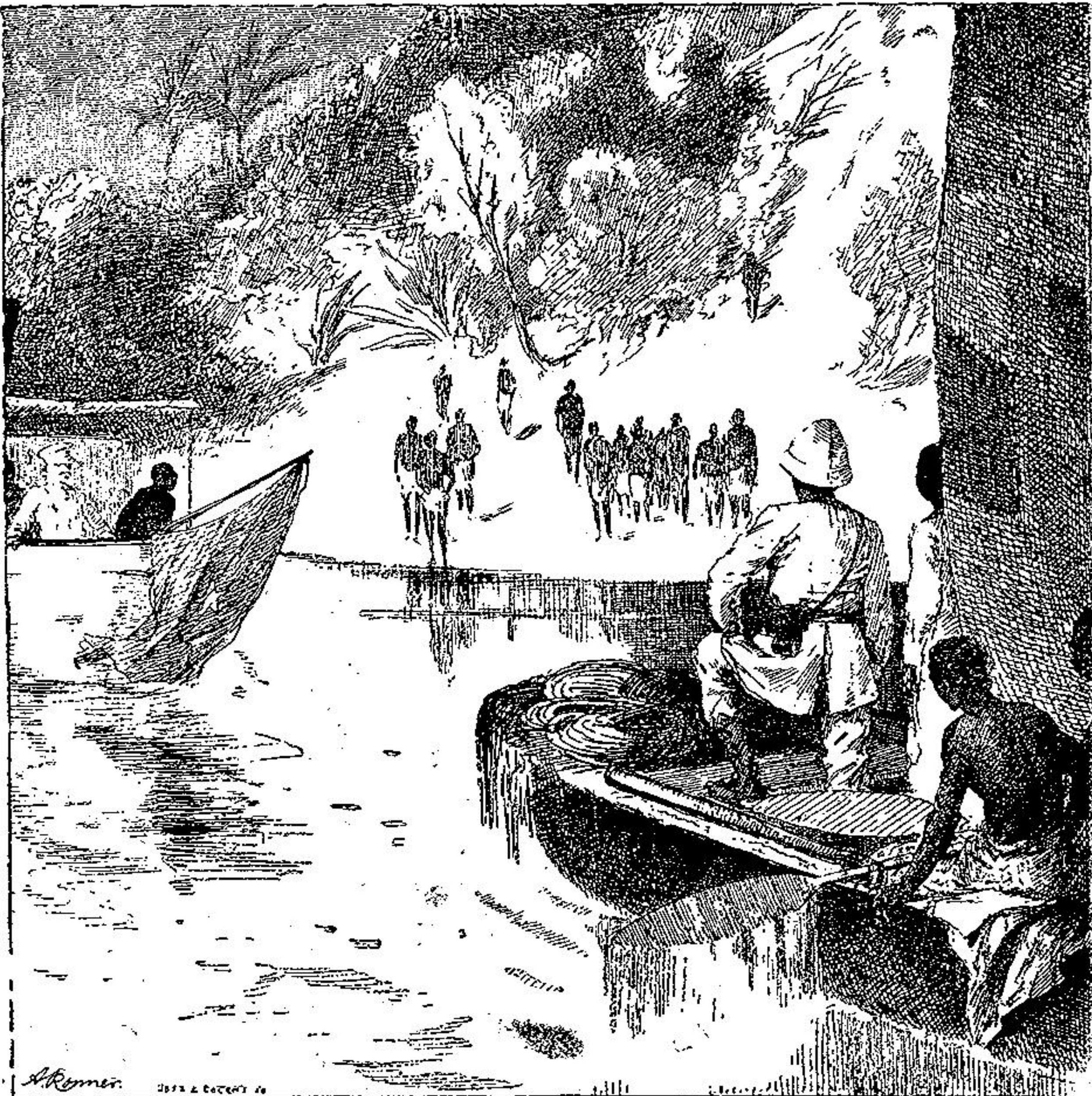
Et il se baissa pour exécuter son idée.

De Sambry lui retint le bras.

— Malheureux, ne faites pas cela ! s'écria-t-il.

— Et pourquoi ? demanda Criquet avec étonnement.

— Parce que vous nous supprimeriez une arme importante.



ON ÉCHANGEA UN DERNIER SALUT. (P. 383.)

— Quelle arme ?

— Vos semelles, parbleu !

— Ah ça, je vous avoue que je n'y comprends plus rien.

— Si vous leur donnez vos souliers, vous nous privez d'un soi-disant fétiche qui peut nous servir à l'occasion.

Criquet comprit et se frappa le front.

— Vous avez raison, dit-il, et je garde mon fétiche. Mais, pour l'amour du ciel, aidez-moi à me défaire de ces ennuyeuses créatures.

— Souvenez-vous du dicton : « Patience et longueur de temps font plus que force ni que rage », dit sir William.

— Jolie consolation ! grommela Criquet.

Cependant l'aventure eut une meilleure issue qu'il ne le pensait.

Les négresses, probablement fixées sur le compte du fétiche du feu, cessèrent leur examen.

Elles firent aux pieds de Criquet une dernière révérence pleine de cérémonial et se levèrent lentement.

Le Bruxellois se redressa et se secoua avec une satisfaction visible.

A son tour il s'inclina profondément devant les négresses.

— J'ai bien l'honneur de vous saluer, Mesdames ! fit-il.

Puis, la troupe se dirigea vers l'intérieur du village, suivie par les indigènes, qui ne cessèrent d'admirer, à distance, les pieds du Bruxellois.

XXXI

EN ROUTE VERS LES STANLEY-FALLS

Entretemps l'incident Criquet avait fait son chemin.

Pas le plus infime habitant qui ne sut que l'un des hommes blancs de la caravane était maître du feu et qu'il en disposait à sa guise.

Cette sottise conviction portait d'emblée tous les indigènes en faveur des explorateurs, et lorsque ceux-ci firent demander au chef de tribu la permission d'établir les tentes, pas la moindre difficulté ne leur fut faite.

Au contraire, on s'empressa de leur désigner le plus bel emplacement du village, et, chose inouïe, le monarque voulut mettre gracieusement à leur disposition, ses esclaves pour les aider.

Naturellement cette offre fut habilement écartée ; et de Sambry, toujours aux aguets pour consolider les bons rapports avec les indigènes, récompensa le roi de ses généreuses intentions, par quelques présents de peu d'importance.

Le campement s'éleva donc bientôt entre les huttes mal équilibrées,